

L'Enseignement agricole d'hiver¹

169
HN
31
E311
U.169
1928

I.—POURQUOI ORGANISER UN ENSEIGNEMENT AGRICOLE D'HIVER PERMANENT DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC?

Parce que l'instruction professionnelle est indispensable à l'agriculteur moderne. — Pour vulgariser efficacement les connaissances agronomiques parmi les cultivateurs, il faut, à l'exemple des autres pays, avoir recours à l'enseignement d'hiver.

POUR certaines gens, l'agriculture est la carrière toute désignée pour les cancre, les ratés, les lourdauds qui ne pourraient réussir ailleurs que sur une terre! Des professeurs de collèges classiques ou commerciaux disent aux moins futés de leurs élèves: « Vous seriez plus à votre place en arrière d'une charrue! » Bien des parents envoient aux études les plus intelligents de leurs fils pour en faire des professionnels ou des commis; le moins doué de la famille aura pour héritage la ferme paternelle...

Sait-on que les paresseux et les sans-talent ne réussissent pas mieux sur une terre qu'ailleurs? Sait-on quel ensemble de qualités intellectuelles et morales exige la conduite intelligente d'une ferme? L'exploitation agricole est une entreprise industrielle et commerciale; son succès dépend de la valeur de celui qui la dirige.

On ne peut trop répéter que l'instruction professionnelle est le premier facteur de réussite pour le cultivateur

1. Quelques-unes des pages qui suivent ont paru dans l'*Action canadienne-française* et dans la *Terre de chez nous*, organe de l'Union catholique des Cultivateurs.

d'aujourd'hui. L'agriculture devient de plus en plus scientifique. Rien de plus faux désormais que le vieux préjugé populaire: « On en sait toujours assez long pour cultiver. » Aujourd'hui, n'en déplaise à M. Médéric Martin,¹ on n'en sait jamais assez pour diriger une entreprise agricole d'une manière rémunératrice.

Liebig, un des pionniers de la science agricole, disait, il y a soixante ans déjà: « Il n'y a pas de profession qui, pour être exercée d'une manière fructueuse, exige des connaissances plus étendues que l'agriculture; il n'en est aucune où l'ignorance soit plus grande. »

Nous conseillions un jour à un cultivateur de suivre un cours abrégé à l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière: « Bah! répondit-il, on ne m'apprendra pas à labourer, piocher, sarcler, faucher, moissonner... » D'accord. Peu d'agronomes, d'ailleurs, prétendraient rivaliser d'habileté manuelle avec les cultivateurs!

Mais ce qui importe, c'est de savoir pourquoi et dans quelles conditions faire tous ces travaux; c'est de raisonner toutes les opérations de la ferme; c'est surtout d'élaborer et d'exécuter dans tous ses détails un plan de culture qui rapporte le maximum de profits. L'aventurier qui construirait une usine sans posséder la science fondamentale de l'industrie qu'il projette, serait un insensé voué d'avance à la faillite. Or, le cultivateur est aussi un industriel; il fabrique et transforme les produits animaux et végétaux les plus divers, d'après des procédés extrêmement variés, dans des circonstances climatiques et économiques toujours changeantes. Il doit connaître toutes les sciences qui sont le fondement de

1. Le maire de Montréal, dans son fameux discours de bienvenue à l'Union catholique des Cultivateurs, réunie en congrès, en novembre 1927, a prétendu que la classe agricole n'a pas besoin d'instruction. — Au contraire! Nous l'aurions applaudi s'il avait dit que le cultivateur complet devrait être une encyclopédie ambulante. L'agriculture est la science la plus universelle; elle embrasse la plupart des autres connaissances; elle sert d'application à presque toutes les nouvelles découvertes scientifiques. Il faut que l'agriculteur se mette constamment à la page.

l'agriculture, se tenir au courant du progrès, adopter les méthodes les plus avantageuses et tirer parti des découvertes scientifiques les plus récentes.

Mais ce n'est pas tout de s'organiser pour produire. Le cultivateur doit être doublé d'un commerçant; il doit produire pour la vente, trouver des débouchés, étudier et suivre les conditions des marchés. Pour ne pas se faire exploiter par les intermédiaires, il doit avoir recours à l'association pour acheter, transformer et vendre en commun.

Comme le commerçant, le cultivateur doit voir clair dans ses affaires et tenir une comptabilité rigoureuse pour se rendre compte des bénéfices ou des pertes résultant de son exploitation et de chacune de ses entreprises. Seul ce contrôle lui indiquera quelles spéculations il doit continuer, améliorer ou abandonner.

Bref, pour réussir, le cultivateur devra de plus en plus étudier, réfléchir, calculer, et, selon l'expression d'un agronome français « travailler autant avec son cerveau qu'avec ses bras ».

* * *

Pour changer la mentalité agricole d'un peuple, pour vulgariser l'agriculture scientifique appropriée aux besoins économiques modernes, c'est aux jeunes qu'il faut s'adresser. Rien n'est si difficile, en général, que de réformer la routine des cultivateurs d'âge mûr: nos agronomes en savent quelque chose!

Il faut donc donner aux générations montantes, aux cultivateurs de demain, une solide formation professionnelle aussi indispensable désormais à la carrière agricole qu'à toute autre.

Malheureusement, la plupart de nos cultivateurs ne peuvent envoyer leurs fils dans une école d'agriculture, parce que l'enseignement agricole d'hiver n'est pas encore organisé en permanence chez nous. La main-d'œuvre

salariée est si rare, si coûteuse, parfois si inefficace que nos cultivateurs hésitent à se priver de leurs garçons durant des années entières. Par l'école d'hiver ils pourraient leur procurer l'instruction agricole qui fait les cultivateurs modèles, capables de diriger leur exploitation à la lumière de la science et de la théorie.

Les écoles d'agriculture d'hiver furent donc créées, dans tous les pays, pour enseigner, durant la morte-saison, les principes fondamentaux de la science agricole aux jeunes gens qui sont obligés de travailler tout l'été sur la ferme paternelle.

Ne sont-elles pas aussi nécessaires, aussi indispensables chez nous ? Parce que nous n'avons pas d'enseignement agricole d'hiver régulier, des milliers de jeunes gens, fils de ceux qui constituent notre grande force nationale, n'ont aucune école professionnelle à leur portée; ceux qui doivent, demain, cultiver le sol de la patrie, exploiter notre première richesse, sont abandonnés après l'école primaire, condamnés à l'ignorance et à la routine.

Il faut combler cette lacune au plus tôt et fonder dans toute la province des cours d'hiver pour donner l'instruction agricole à la grande majorité des fils de cultivateurs, qui y ont droit et qui en sont privés parce que leurs parents ont besoin d'eux pendant les travaux des champs.

La création d'écoles d'agriculture d'hiver serait une dépense éminemment productive. D'après plusieurs enquêtes conduites aux États-Unis et en Allemagne, les cultivateurs qui ont fait un cours d'agriculture d'hiver ou des études agricoles équivalentes doublent leurs revenus en produisant plus et à meilleur compte. Ainsi, l'économiste allemand Ruoss, dans une enquête très fouillée, a mesuré en valeurs comptables les progrès réalisés, sur la moyenne des cultivateurs, par les anciens élèves de l'école d'agriculture d'hiver de Waldeck, en Hanovre. Il a établi que ceux-ci, par l'emploi des ma-

chines et des fertilisants les plus efficaces, le rendement supérieur des cultures, l'amélioration des pâturages, du bétail et de la production laitière, augmentent de 50 pour cent leurs bénéfices nets.¹ Grâce à leurs nombreuses écoles d'agriculture d'hiver, les cultivateurs allemands accroissent donc de plusieurs millions de piastres annuellement la richesse agricole de leur pays.

On pourrait faire la même démonstration pour la Belgique,² la Suisse, la Hollande, l'Autriche, le Tchécoslovaquie et les autres pays où l'on donne à l'enseignement agricole d'hiver une place prépondérante.

L'exemple du Danemark

Voici une preuve, typique entre toutes, de l'efficacité de l'enseignement agricole d'hiver mis à la portée de tous les cultivateurs.

Le Danemark est un pays quarante-cinq fois moins étendu que la province de Québec; sa population est de 2,757,076 habitants; ses cultivateurs, comme les nôtres, sont relativement spécialisés dans l'industrie laitière.

Non seulement ce petit pays au sol pauvre réussit à faire vivre largement ses habitants, mais il inonde de son trop plein les marchés étrangers.

Pour illustrer les merveilleux progrès agricoles qu'il a réalisés depuis cinquante ans, citons les statistiques de la production du beurre danois:

Années	Moyenne de production	Nombre de vaches
1881-1885.....	31,260,000 lbs ³	899,000 ⁴
1891-1895.....	96,140,000 ».....	1,011,980
1901-1905.....	152,088,000 ».....	1,089,073
1911-1915.....	198,840,000 ».....	1,280,000
1923-.....	240,000,000 » ⁵	1,310,893

1. H. BEHLEN: *Fühling's Landw. Ztg.*, Nos. 21-22. Pages 415-432. 1922.

2. Nous publions dans le *Canada Français* d'avril 1928 une étude sur l'enseignement agricole d'hiver en Belgique. Nous y renvoyons les lecteurs de cette brochure.

3. HO WE: *Denmark Cooperative Commonwealth*, p. 17.

4. LEAKE: *The Means and Methods of Agricultural Education*, p. 238.

5. *Annuaire statistique du Canada* 1925, p. 291.

Ainsi, depuis 1891, les Danois n'ont augmenté que de 29 pour cent le nombre de leurs vaches tandis qu'ils ont accru de 249 pour cent leur production beurrière.

Depuis 1918, avec un million de vaches laitières, la province de Québec n'a jamais atteint 60,000,000 de livres de beurre, le quart de la production danoise.

Consultons les statistiques de la production porcine, qui se combine si avantageusement avec l'industrie laitière. En 1924, ¹ le Danemark comptait 2,868,139 porcs; la province de Québec 797,726.

Mêmes différences défavorables pour nous, si nous comparons les rendements des principales récoltes: ainsi, en 1925: ²

Récoltes	Danemark	Québec
Blé.....	49.3 b. à l'acre.....	17.5 b. à l'acre
Avoine.....	56.4 » »	29.1 » » »
Orge.....	49.1 » » »	24 » » »
Patates.....	155.2 » » »	70.4 » » »

Quelle est la cause de ces progrès sans précédents? Tous les économistes proclament qu'ils sont dus à l'incomparable système d'enseignement agricole d'hiver qui fonctionne au Danemark depuis des années.

Les écoles danoises rassemblent pendant cinq mois d'hiver les fils de cultivateurs âgés de dix-huit à trente ans. Elles sont au nombre de cent dix; trente sont des écoles d'agriculture proprement dites; les autres, tout en poussant surtout la culture générale des élèves, donnent une large part aux sciences agricoles techniques et économiques.

Chacune d'elles est fréquentée annuellement par cent élèves en moyenne. Tous les hivers, onze mille fils de cultivateurs reçoivent donc une formation agricole. En 1915, on estimait que 20 pour cent de la population

1. *Annuaire statistique du Canada*, 1925, pp. 238 et 289.

2. *Ibid.*, 1926, pp. 212 et 264.

danoise avait passé par les écoles d'hiver. C'est dire l'influence prépondérante qu'elles ont exercée sur la vie sociale, intellectuelle et agricole des paysans danois.

Les élèves ne sont admis dans ces écoles qu'à l'âge de dix-huit ans, après avoir fait un stage de trois ans sur une ferme. L'enseignement s'adresse donc à des jeunes gens qui ont une connaissance pratique de l'agriculture et qui ont hâte d'aller appliquer sur leur exploitation les notions techniques qu'ils puisent dans leurs études. Avec de tels disciples les travaux pratiques ne sont pas nécessaires : tout le temps est consacré à approfondir la théorie ; les fermes attachées à chaque école ne servent que de laboratoires pour les excursions et les expériences.

Les écoles d'hiver ne peuvent pas, en cinq mois, donner à leurs élèves une formation scientifique très élaborée. Mais elles développent leur esprit d'observation, leur expliquent les raisons des pratiques culturelles qu'ils connaissent déjà, leur enseignent les principes de la culture, de la fertilisation du sol et de l'alimentation du bétail, leur inspirent le désir d'apprendre davantage et leur inculquent cet extraordinaire esprit coopératif qui est devenu la caractéristique du peuple danois.

On a dit que les écoles d'hiver du Danemark furent les « couches chaudes du mouvement coopératif ». ¹ C'est grâce à la mentalité créée dans ces institutions que les cultivateurs du Danemark font tout leur commerce en coopération. Le chiffre d'affaires de toutes leurs associations coopératives réunies dépasse un milliard de dollars annuellement.

Les écoles d'hiver furent fondées dans un Danemark démembré, ruiné et démoralisé par cinquante ans de guerres ; elles en ont fait un des pays agricoles les mieux organisés et les plus prospères du monde entier.

1. HOWE: *Denmark, A Cooperative Commonwealth*, p. 91.

Aussi, les gouvernements danois, composés en grande majorité par des cultivateurs, considèrent-ils comme éminemment productive l'aide financière qu'ils leur accordent sous forme d'octrois directs et de bourses aux élèves. Ils souscrivent ainsi à cette parole d'un de leurs plus célèbres économistes: « Le plus grand facteur de notre vie agricole nationale, ce sont nos écoles d'hiver. »¹

Le manque d'enseignement agricole d'hiver chez nous n'explique-t-il pas beaucoup l'infériorité de notre agriculture comparée à celle du Danemark ?

L'organisation de l'enseignement agricole d'hiver en France

Nous avons emprunté à la France quelques-unes de nos institutions sociales et économiques les plus fécondes. Il nous semble que son organisation d'enseignement agricole d'hiver conviendrait particulièrement à notre caractère national.

On comptait en 1925, quatre-vingt-cinq écoles d'agriculture d'hiver en France et en Alsace-Lorraine. De ces écoles sortent, chaque année, quinze cents jeunes gens qui retournent sur la terre et exercent une impulsion très marquée sur les progrès de l'agriculture française.

La loi du 12 décembre 1902 précisait ainsi le but de cet enseignement: « Compléter, particulièrement au point de vue technique, l'instruction des jeunes gens de la campagne, que leurs parents, pressés par les travaux de culture, ne peuvent maintenir à l'école pendant la belle saison. »

L'organisation matérielle des écoles d'hiver est d'une extrême souplesse. Les unes sont « fixes », annexées à un établissement d'enseignement public: lycée, collège, école normale, école pratique d'agriculture, etc. Les

1. FOGHT: *Rural Denmark and its Schools*, p. 191.

autres sont dites « ambulantes », s'installent dans des locaux fournis par les communes ou les départements et tiennent des sessions successives dans les centres agricoles les plus importants de chaque région. Cette dernière formule, moins dispendieuse et plus souple, pourrait, dans bien des cas, s'adapter à notre province.

D'après un pionnier des écoles d'hiver,¹ l'enseignement qu'elles donnent est : exclusivement agricole ; parfaitement adapté aux conditions locales et aux besoins de la région ; réservé aux fils de cultivateurs ; interrompu au cours de la période des grands travaux agricoles.

« Les études sont réparties en deux sessions d'hiver de quatre mois chacune ; en général du 1^{er} décembre au 1^{er} mars, ou du 15 novembre au 15 mars, soit environ seize semaines complètes de présence à l'école pour chaque session.

« L'intervalle compris entre les deux périodes est très profitable à l'élève, qui, au cours des travaux, trouve déjà l'application des connaissances acquises durant son premier hiver à l'école. Il a d'ailleurs à exécuter quelques essais de culture, d'engrais, d'alimentation du bétail, dont il rapporte d'utiles observations pour la session suivante.

« L'origine aussi bien que la destination professionnelle des élèves sont absolument uniformes. Tous sont fils d'agriculteurs. De plus, dans le fonctionnement normal d'une école d'hiver, le recrutement est essentiellement local, afin de donner à l'enseignement ce caractère de spécialisation et d'adaptation qui est une des directives principales de l'enseignement d'hiver. »

On n'exige des élèves que l'instruction primaire suffisante pour bénéficier réellement de leur séjour à l'école. Mais les candidats doivent avoir au moins quinze ans, car l'âge est considéré comme l'un des plus importants

1. Nous empruntons largement à un article de M. Bardet, dans un rapport publié en 1926 : *Cent années d'enseignement agricole*.

facteurs du maximum de rendement d'une école d'hiver. « Il permet à l'enseignement de s'adresser non à des enfants, mais à des jeunes gens ayant déjà pris activement part à tous les travaux des champs, donc connaissant la pratique. Dans ce cas seulement, il peut être fait appel beaucoup plus à l'esprit d'observation et au raisonnement qu'à la mémoire; dans ces conditions également, l'enseignement, allant du concret à l'abstrait, peut, grâce à des données scientifiques élémentaires, éclairer les connaissances acquises par l'exécution des travaux des champs.

« Dans cet enseignement, tout doit se trouver préparé, spécialisé, adapté aux conditions d'une exploitation moyenne de la région... Aussi, les pères de famille envoient en toute confiance leurs fils aux écoles d'hiver, assurés qu'ils sont de les retrouver munis de données pratiques immédiatement applicables à leur culture et prévoyant les améliorations pratiquement réalisables chez eux. »

Aussi, le séjour d'un jeune homme pendant deux hivers successifs dans ces écoles produit une transformation qui fait l'étonnement des maîtres aussi bien que des parents.

Sorti de l'école, le jeune homme se maintient en relations avec ses professeurs, lit avec fruit les revues techniques, se constitue un fonds de bibliothèque qu'il consulte pendant ses loisirs, profite pour s'instruire de ses voyages et de ses visites aux condisciples des cours d'hiver, prend part à toutes les réunions et expositions agricoles. C'est l'agriculteur éclairé, qui pousse de l'avant les associations agricoles, qui se fait l'animateur et l'entraîneur par l'exemple, de tous les paysans de sa région.

« Telle est, conclut M. Bardet, l'élite formée par l'enseignement d'hiver...

« Avec de faibles dépenses pour l'État, nos écoles d'agriculture d'hiver jouent cependant un rôle considé-

rable dans l'instruction technique et l'éducation de la jeunesse de nos campagnes.

« Elles forment un grand nombre des agriculteurs d'avant-garde, une élite de bons praticiens éclairés qui, par eux-mêmes, et beaucoup aussi par leur exemple, contribuent activement à la diffusion des bonnes méthodes culturelles, et assurent ainsi, dans leur sphère, le perfectionnement et le relèvement de notre agriculture nationale. »

Les écoles d'agriculture d'hiver en Prusse ¹

Par son importance et sa situation, la Prusse est la tête de l'Allemagne. Grâce surtout à ses méthodes de vulgarisation scientifique, elle a atteint un prodigieux développement agricole et industriel.

En agriculture, comme dans les autres domaines, le système prussien tend à modeler tous les cerveaux par un même type d'enseignement.

C'est ainsi que les écoles d'agriculture d'hiver ont pris la place la plus importante dans l'organisation de l'enseignement agricole; elles sont devenues le type de la formation technique professionnelle des petits et moyens paysans, qui forment la grande majorité des exploitants agricoles prussiens.

Quelques-unes de ces écoles doivent leur origine à la transformation des anciennes écoles théoriques et pratiques d'agriculture; la plupart furent fondées par des professeurs agricoles ambulants qui voulurent donner une plus grande portée à leur enseignement en consacrant les mois d'hiver à l'instruction méthodique des jeunes paysans.

L'acte législatif de 1876 organisa officiellement les écoles d'agriculture d'hiver et, par les subsides accordés

1. Résumé d'un article du Dr Gustav Oldenburg: *Die landwirtschaftlichen (Winter) Schulen*. Traduit de l'allemand par M. Charles Gagné, professeur d'économie rurale à l'École d'Agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

aux provinces pour l'enseignement agricole, assurés, d'une manière décisive, leur développement et leur multiplication.

Leur but est de donner aux jeunes paysans qui ont déjà une expérience pratique les connaissances nécessaires à la conduite d'une exploitation rurale.

Durant les mois d'été, pendant que leurs élèves travaillent sur la ferme paternelle, les professeurs techniciens s'adonnent régulièrement à la direction des entreprises agricoles. Ainsi, dans l'enseignement des écoles d'agriculture d'hiver, la théorie et la pratique s'éclairent réciproquement. Ce lien étroit entre les principes et leur application, dans la formation professionnelle des paysans, a produit de merveilleux résultats depuis cinquante ans; c'est à cette méthode qu'on attribue les progrès remarquables de l'agriculture en Prusse.

Aussi, le nombre des écoles d'agriculture d'hiver s'est-il accru d'année en année; bientôt tous les districts ruraux posséderont une ou plusieurs de ces écoles.

Le tableau suivant illustre bien la constance et la rapidité de leur multiplication:

Année	Nombre d'écoles d'hiver	Nombre d'élèves	Nombre d'auditeurs libres
1876.....	12.....	164.....
1882.....	38.....	785.....
1890.....	61.....	2,235.....
1898.....	103.....	4,102.....
1902.....	119.....	4,735.....	38,154
1904.....	131.....	5,366.....	44,836
1907.....	171.....	6,458.....	63,935
1910.....	204.....	8,602.....	108,564
1913.....	239.....	9,903.....	144,519
1919.....	253.....	16,441.....	168,565
1923.....	339.....	15,016.....	234,258
1924.....	346.....	20,672.....	254,140
1925.....	360.....

Quand la carte de notre province sera-t-elle, comme celle de la Prusse, couverte d'écoles d'agriculture d'hiver ?

Les cours agricoles d'hiver aux États-Unis

Nul pays n'a dépensé plus d'argent et d'efforts que la république américaine pour la diffusion de la science agricole. Depuis 1862, tous les États de l'Union ont fondé de superbes écoles d'agriculture et poursuivi des recherches très dispendieuses. Ils ont formé une élite scientifique dont les travaux et les découvertes ont imprimé un essor considérable à l'agriculture mondiale.

Un des moyens les plus efficaces mis en œuvre par les collèges pour vulgariser la science agricole dans les campagnes fut la création des cours d'hiver pour les jeunes cultivateurs qui ne peuvent poursuivre des études agronomiques complètes.

Nous avons entre les mains un grand nombre de prospectus de cours d'hiver professés dans pratiquement tous les collèges agricoles américains.¹ Qu'il nous suffise d'analyser brièvement ceux de l'Université Cornell, une des principales institutions d'enseignement agricole aux États-Unis. On a adopté à peu près le même programme, à part certaines variantes nécessitées par les conditions locales, dans les quelque cent collèges qui donnent des cours d'hiver.

L'Université Cornell, fondée en 1865, a organisé son enseignement agricole d'hiver en 1893. Chaque année, du 3 novembre au 11 février, elle donne simultanément six cours:²

1° Agriculture générale; 2° industrie laitière; 3° aviculture; 4° industrie fruitière; 5° floriculture; 6° horticulture.

Les cinq derniers sont destinés à ceux qui veulent se livrer à des spécialités agricoles bien définies.

Le premier convient aux futurs exploitants d'une ferme diversifiée. Le programme n'est pas fixe, mais

1. Lettre du secrétaire de l'« American Farm Bureau Federation ».

2. *Announcement of Winter Courses, 1927-28.* Cornell University, Ithaca, N. Y.

comprend un certain nombre de matières obligatoires et des sujets facultatifs parmi lesquels l'élève choisit la combinaison qui répond le mieux à ses besoins. Ce système électif, très en vogue dans les universités américaines, permet aux étudiants en agriculture de n'approfondir que les branches particulièrement utiles dans leurs milieux.

Pour illustrer l'importance attribuée à cet enseignement d'hiver par certaines universités américaines, voici la liste des cours donnés durant l'hiver 1927-28, par le collège d'agriculture du Michigan: ¹

1° Agriculture générale: 24 octobre au 2 mars; trente-deux semaines en deux sessions d'hiver;

2° Agriculture générale: 3 janvier au 2 mars;

3° Production laitière: 3 janvier au 2 mars;

4° Manufacture des produits laitiers: 3 janvier au 2 mars;

5° Fabrication de la crème à la glace: 4 mars au 16 mars;

6° Horticulture: 3 janvier au 2 mars;

7° Culture maraîchère: 6 février au 11 février;

8° Semaine des cultivateurs: 30 janvier au 3 février;

9° Industrie fruitière: 6 février au 11 février;

10° Floriculture commerciale: 9 janvier au 14 janvier;

11° Horticulture ornementale: 5 mars au 10 mars;

12° Aviculture: 3 janvier au 2 mars;

13° Apiculture: 6 février au 17 février;

14° Mécanique agricole: 3 janvier au 2 mars;

15° Médecine vétérinaire: 23 janvier au 27 janvier.

Par cette variété d'enseignement, les cours d'hiver forment, dans toutes les industries agricoles, des spécialistes qui, par leur action et par leur exemple, font rayonner le progrès autour d'eux.

1. *Short Courses, 1927-28, Michigan State College, East Lansing.*

La durée des études est assez variable; certains cours d'agriculture générale, comme à Cornell et à East Lansing, Michigan, comptent deux sessions d'hiver de trois ou quatre mois chacune; d'autres n'ont qu'un terme de quatre à seize semaines. Enfin, la plupart des collèges donnent des cours d'hiver d'une à quatre semaines sur certaines spécialités agricoles.

Les étudiants doivent être âgés de dix-huit ans, au moins, et être au courant de la pratique agricole. L'expérience a prouvé que les meilleurs élèves sont les cultivateurs d'âge mûr, propriétaires ou régisseurs de ferme; connaissant les difficultés de l'agriculture, habitués à réfléchir, ils s'assimilent plus facilement les leçons que les jeunes imberbes de quatorze ans, frais sortis de l'école primaire.

Plusieurs élèves des cours d'hiver sont des professionnels ou des hommes d'affaires qui ont des intérêts agricoles à surveiller ou qui veulent avoir une idée plus exacte des conditions de la vie rurale. Beaucoup de nos hommes publics élargiraient leurs horizons en suivant cet exemple!

On estime que 80 pour cent des gradués de l'enseignement agricole d'hiver sont des cultivateurs pratiquants. Pour apprécier l'efficacité des cours qu'ils ont suivis, il n'y a qu'un critérium: le succès. Or, par une enquête poursuivie depuis quelques années, l'Université Cornell a établi les faits suivants:

Dans l'est de l'État de New-York, le revenu moyen des cultivateurs qui ont fait un cours d'hiver de douze semaines est de 44 pour cent plus élevé que celui de leurs confrères privés de cette formation;

Dans l'ouest du même État, les ex-élèves des cours d'hiver se font un profit net deux fois supérieur à celui des cultivateurs manquant d'instruction professionnelle.¹

1. *Dairyman's League News*, 7 octobre 1927.

Conclusion: le cours d'hiver est le meilleur placement que puisse faire un jeune homme, le plus sûr type d'assurance contre le fiasco.

Aussi, presque tous les États donnent-ils cet enseignement gratuit à leurs cultivateurs, qui savent en profiter: dix mille élèves sont passés par les cours d'hiver de Cornell, huit mille par ceux du Michigan, plusieurs milliers par ceux de l'Iowa et du Wisconsin, quatre mille par ceux de l'Ohio, plus de deux mille cinq cents par ceux du New-Jersey, ¹ et combien par ceux des autres institutions!

Par leur succès personnel, par leur exemple entraînant, ces anciens élèves des cours d'hiver augmentent la richesse nationale; ils contribuent largement à faire des États-Unis le premier pays du monde par le volume et la valeur de sa production agricole.

L'enseignement agricole d'hiver au Canada

L'enseignement agricole d'hiver est en honneur dans toutes les provinces, celle de Québec exceptée. Dans toutes les écoles d'agriculture anglo-canadiennes, c'est exclusivement sous cette forme que se donne l'enseignement agricole moyen; c'est aussi par des cours d'hiver qu'on a vulgarisé l'instruction agronomique parmi les cultivateurs qui ne peuvent s'astreindre à suivre les cours réguliers d'une école d'agriculture.

Comme dans les autres pays, cet enseignement d'hiver a formé et continue de préparer une élite d'agriculteurs, pionniers de tous les progrès, soutiens des organisations agricoles, entraîneurs de la masse trop inerte des cultivateurs privés de formation professionnelle.

Nous ne pouvons que résumer succinctement l'organisation de cet enseignement agricole hivernal dans chacune des provinces.

1. Prospectus de ces universités.

Nouveau-Brunswick. — Le cours moyen d'agriculture dure deux hivers, de la fin-octobre à la fin-mars. Un cours d'hiver assez complet et destiné aux jeunes cultivateurs a lieu à Fredericton depuis cinq ans, du 8 novembre au 16 décembre. ¹

Nouvelle-Écosse. — Le cours régulier du collège agricole de Truro ouvre le 18 octobre et se termine le 27 avril. Il dure deux ans et prépare les élèves à cultiver ou à entrer en troisième année du cours agronomique au collège MacDonald. Le « cours des fermiers » comprend deux sessions d'hiver de trois mois chacune, du 3 janvier au 30 mars. Il s'adresse aux jeunes cultivateurs qui désirent une formation agricole aussi complète et aussi courte que possible. ²

Ile-du-Prince-Édouard. — Le ministère de l'agriculture est à remanier le programme et les méthodes de son enseignement d'hiver, afin de l'adapter plus parfaitement aux besoins des cultivateurs de cette province. ³

Colombie-Anglaise. — Outre son « cours professionnel » d'octobre à avril, pour les fils de cultivateurs, l'Université de Vancouver donne, chaque année, quatre cours d'hiver aux agriculteurs colombiens:

Aviculture: trois semaines, commençant le 3 janvier;

Horticulture: deux semaines, commençant le 23 janvier;

Industrie laitière: une semaine, commençant le 6 février;

Agronomie et industrie animale: trois semaines, commençant le 13 février.

Treize cents cultivateurs ont bénéficié de ces cours abrégés depuis dix ans. ⁴

1. *Announcement of Short Courses, 1927, New-Brunswick, Agricultural School.*

2. *Calendar 1927-28, College of Agriculture, Truro, N. S.*

3. Lettre du sous-ministre de l'agriculture.

4. *Winter Courses, 1928, University of British Columbia.*

Alberta. — Quatre écoles d'agriculture furent ouvertes en 1913, à Claresholm, Olds, Raymond et Vermilion. Les études durent deux ans; tous les cours ouvrent le 26 octobre et ferment le 29 mars, pour permettre aux fils de cultivateurs de prendre part aux travaux de la ferme paternelle. ¹ Nos écoles canadiennes-françaises ont presque trois fois moins d'élèves que celles de l'Alberta, bien que la population totale de cette dernière province soit quatre fois moindre que la nôtre.

Saskatchewan. — Le cours moyen de deux ans commence le 1^{er} novembre et se termine le 24 mars. De plus, huit cours d'hiver sont offerts aux cultivateurs:

Agriculture générale: du 14 au 24 février;

Mécanique agricole: du 14 au 24 février;

Le moteur à gaz: du 3 au 27 janvier, du 7 février au 2 mars;

La conduite de la batteuse: du 30 janvier au 4 février;

Maréchalerie: entre le 2 janvier et le 24 avril;

Industrie laitière: du 14 février au 16 mars;

Apiculture: du 6 au 11 février;

Aviculture: du 17 janvier au 3 février. ²

Enfin, pendant l'hiver, des séries de conférences sont données en différents points de la province.

Manitoba. — Le collège agricole de Winnipeg donne son cours moyen de deux ans, du 1^{er} novembre au 5 avril. Les cultivateurs peuvent bénéficier, en outre, des cours d'hiver suivants:

Mécanique agricole: du 8 novembre au 16 décembre, du 3 janvier au 6 janvier, du 9 janvier au 2 mars;

Industrie laitière: du 3 janvier au 30 mars;

Jugement du bétail: du 16 janvier au 20 janvier;

Aviculture: du 9 janvier au 20 janvier;

1. *Alberta Provincial Schools of Agriculture, 1927-28.*

2. *Calendar of College of Agriculture, 1927-28.*

Grande culture: du 23 janvier au 3 février;

Apiculture: du 23 janvier au 3 février;

Horticulture: 6 février au 17 février;

Classification de la crème: du 2 avril au 13 avril. ¹

Ontario. — Par l'importance qu'elle attribue à l'enseignement agricole d'hiver, cette province se classe au premier rang. C'est le célèbre collège de Guelph qui inaugure ces cours d'hiver; chaque année il en offre sept aux cultivateurs et à leurs fils: ²

Industrie animale et grande culture: du 9 janvier au 11 février;

Aviculture: du 9 janvier au 4 février.

Drainage: du 10 janvier au 21 janvier;

Horticulture: du 6 février au 17 février;

Industrie laitière: du 3 janvier au 16 mars;

Mécanique agricole: du 24 janvier au 18 février.

L'École d'agriculture de Kemptville, comme le collège de Guelph, donne un cours moyen de deux ans, du 14 novembre au 15 avril; elle offre aussi aux cultivateurs à peu près les mêmes cours d'hiver.

De plus, les agronomes locaux, avec la collaboration des techniciens du ministère de l'agriculture, donnent, chaque hiver, des cours abrégés dans toutes les régions de la province. Ordinairement, six de ces cours se poursuivent pendant trois mois et plus de cinquante durent un mois. Ils ont lieu dans des salles mises à la disposition des professeurs par les autorités locales. Pour les démonstrations pratiques, la classe se transporte sur les fermes voisines qui font l'élevage de la manière la plus progressive. Ces cours réunissent de vingt à quatre-vingts élèves. ³

1. *Manitoba Agricultural College*, 1927-28, Winnipeg.

2. *Short Courses*, 1927-28, Ontario Agricultural College.

3. Lettre du sous-ministre de l'agriculture, M. Roadhouse.

Chaque année, plus de trois mille agriculteurs ontariens profitent donc de l'enseignement agricole d'hiver, inexistant, comme institution permanente, pour les cultivateurs canadiens-français. Faut-il s'étonner si les statistiques démontrent qu'Ontario l'emporte sur Québec à tous les points de vue agricoles: nombre d'acres en culture, richesse par acre et par tête, valeur des terres, des récoltes et du cheptel vivant ou mort, rendement des cultures et des animaux, etc.

Les progrès en agriculture ne sont possibles que par la science; et cette science professionnelle indispensable au succès, les cultivateurs ontariens la puisent dans leurs cours d'hiver.

* * *

Au collège MacDonald¹ revient le mérite d'avoir organisé chez nous le seul enseignement agricole d'hiver permanent. Son cours de deux ans comporte deux sessions hivernales de cinq mois chacune, du 1^{er} novembre au 30 mars, époque où les fils de cultivateurs peuvent le plus aisément s'absenter de la ferme. Cet enseignement a pour but de donner aux futurs agriculteurs, dans le minimum de temps possible, une formation technique suffisamment complète. Le programme est sensiblement le même que celui de Cornell et s'inspire du système électif en honneur dans les universités américaines. Un diplôme est décerné aux élèves qui couronnent leurs études avec succès.

Chaque année, en janvier, ce collège donne aussi aux cultivateurs un cours d'hiver de deux semaines, portant sur l'industrie animale, la grande culture, la mécanique agricole, l'horticulture, l'industrie fruitière, l'aviculture et l'apiculture.

Aucune autre institution n'organise, dans notre province, des cours d'hiver réguliers. C'est une lacune impardonnable, si nous croyons que l'agriculture est la plus

1. *Twenty-first announcement*, 1927-28, MacDonald College.

importante de toutes nos industries, la base de notre richesse nationale; que le seul moyen de stimuler les progrès agricoles, c'est de donner aux cultivateurs une solide formation agronomique. La prospérité de la province est intimement subordonnée au développement de l'éducation scientifique du cultivateur. Or, l'enseignement agricole d'hiver est la plus efficace méthode de vulgarisation des connaissances qui rénovront notre agriculture: nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser. Si nous ne voulons pas être écrasés dans les luttes économiques qui se font de plus en plus âpres, donnons donc à nos cultivateurs et à leurs fils une instruction professionnelle méthodique tout en les distrayant le moins possible des travaux de la ferme; organisons l'enseignement agricole d'hiver en nous inspirant des initiatives qui ont donné les meilleurs résultats dans les autres pays.

II.—COMMENT ORGANISER L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE D'HIVER DANS LA PROVINCE ?

Cours abrégés d'une semaine

Depuis 1913, l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière a offert, à plusieurs reprises, des cours abrégés aux cultivateurs. En 1913, 1914, 1921, 1922 et 1923, des cours d'une semaine eurent lieu, à l'École, durant le mois de janvier. De 1915 à 1918, les professeurs distribuèrent cet enseignement dans une trentaine de paroisses du bas de Québec. Le personnel de l'Institut agricole d'Oka a aussi donné des séries de conférences aux cultivateurs des comtés environnants, notamment en 1914, 1917, 1918 et 1926. Cette institution se propose même d'établir régulièrement ces cours d'hiver abrégés. Enfin, de 1915 à 1925, le ministère de l'agriculture a

donné des cours d'hiver d'une semaine dans cent onze paroisses.

Les cultivateurs qui en ont profité conservent un excellent souvenir et de précieuses directives de ces « retraites fermées agricoles », comme les appelait leur initiateur. Pourquoi ces cours d'hiver ont-ils été abandonnés depuis quelques années? Certainement pas parce que les bénéficiaires n'y trouvaient pas intérêt et profit. Ces cours étaient le premier jalon d'enseignement hivernal planté dans la province. Quelles que soient les raisons de leur interruption, ils nous semblent nécessaires. Les cultivateurs ne peuvent s'arracher à leurs travaux quotidiens pour aller apprendre au loin les procédés de l'agriculture rationnelle. Les cours nomades constituent le seul enseignement méthodique qui puisse atteindre, dans leurs paroisses, l'ensemble des cultivateurs, pour leur enseigner les principes fondamentaux de la science agricole.

Le plus efficace moyen d'augmenter notre production agricole, c'est de semer à profusion l'instruction professionnelle dans la masse rurale. Il suffirait, par exemple, d'élever de mille livres par vache notre moyenne de production laitière pour accroître nos revenus agricoles de \$15,000,000 annuellement. Veut-on obtenir ce résultat? Qu'on entreprenne dans tout le Québec une vaste campagne de cours d'hiver portant sur l'industrie laitière. C'est par une semblable propagande que les Danois ont doublé en peu d'années leurs exportations de produits laitiers, sans augmenter sensiblement le nombre de leurs vaches.

Ces cours sont l'organisme tout désigné pour lancer, à l'occasion, des mouvements qui s'imposent. Ils permettent de présenter aux cultivateurs une synthèse d'arguments sur un sujet donné. Avec l'aide du cinéma, ils constituent l'enseignement populaire par excellence. Nous espérons qu'on les réorganisera d'une manière permanente et qu'on leur donnera un essor inconnu jusqu'ici.

Écoles d'agriculture ambulantes

Les cours d'une semaine ne donnent pas un enseignement assez complet. D'autre part, on ne peut forcer toute la jeunesse rurale à faire un cours d'agriculture moyen. Pour atteindre les jeunes cultivateurs peu instruits et déjà adonnés à la pratique, il faut que l'école aille vers eux avec un programme à leur portée. C'est dans ce but que la France et la Belgique ont fondé leurs écoles ambulantes et que la province d'Ontario donne annuellement plus de cinquante-six cours d'hiver qui durent trente à quatre-vingt-dix jours. Ce système pourrait fort bien fonctionner dans notre province où nous avons le personnel tout désigné pour donner cet enseignement.

Quand fut créé notre corps agronomique, on comptait beaucoup sur les conférences des techniciens pour vulgariser les connaissances agricoles parmi les cultivateurs. Il faut admettre que ce n'est pas avec quelques causeries, distribuant, sans aucun plan d'ensemble, un enseignement fragmentaire, qu'on façonne pour la vie le cerveau d'un jeune cultivateur et qu'on détermine un mouvement général de restauration agricole. Pour que les cours des agronomes soient efficaces, il faut qu'ils soient coordonnés dans un solide système d'enseignement d'hiver. C'est cette conviction qui a donné naissance aux écoles d'agriculture d'hiver en Prusse.

Une école ambulante peut suffire pour deux comtés: les deux agronomes et leurs assistants en seraient les professeurs, très heureux d'employer si efficacement leur activité durant la morte-saison. Ils demanderaient, au besoin, l'aide des spécialistes du ministère de l'agriculture.

L'école s'installerait dans un centre relié au territoire à desservir par de bonnes voies de communication et pourvu d'un local convenable, salle publique ou autre.

L'enseignement donné dans les écoles ambulantes devra être très pratique, souple, adapté au milieu. Pas

de manuels ou de cours trop scientifiques, mais des leçons vivantes; pas de programme uniforme et rigide, imposé dans toute la province! Les professeurs, ne disposant que d'une centaine d'heures de cours, devront s'en tenir à l'indispensable, aux notions générales d'agriculture, tout en s'inspirant des besoins et des possibilités du milieu. Ils préconiseront surtout les réformes et les initiatives urgentes; sans pousser à la spécialisation à outrance, ils insisteront sur les productions particulièrement recommandables dans la région: industrie laitière, élevage du porc ou du mouton, production des céréales ou des pommes de terre, culture maraîchère, etc.

Les élèves ne devront pas être admis avant dix-huit ans. Les jeunes cultivateurs d'une vingtaine d'années seront les plus aptes à profiter de l'enseignement. Ils connaissent en détail toutes les opérations de la ferme, ils ont éprouvé la plupart des mille difficultés de l'agriculture; aussi, quand le professeur leur parlera théoriquement de telle ou telle question, verront-ils en imagination comment ils devront la solutionner en pratique.

Sans doute, au sortir de l'école ambulante, ils ignorent encore bien des notions utiles. Mais le cours leur aura appris à observer et à réfléchir, ouvert des horizons nouveaux, fait bénéficier du savoir d'agronomes expérimentés, inculqué le désir d'en apprendre davantage. Grâce à cette formation, ils pourront augmenter considérablement les revenus de leur exploitation et se faire autour d'eux les apôtres des méthodes agricoles les plus rémunératrices.

Cours moyens et écoles moyennes d'agriculture

Les cours d'agriculture de deux ans furent fondés pour les fils de cultivateurs, dans le but de former des agriculteurs modèles. Dans tous les collèges agricoles anglo-canadiens et américains, ces cours moyens ouvrent vers le 1^{er} novembre et ferment au commencement

d'avril, pour permettre aux fils de cultivateurs de poursuivre des études agricoles tout en travaillant sur la ferme paternelle durant la belle saison. Ceux de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, d'Oka et de Rimouski ont une période scolaire de dix mois. Or, nos cultivateurs, en général, ne veulent pas et ne peuvent pas se passer de leurs fils durant les travaux d'été. Aussi, gardent-ils leurs garçons capables de travailler et n'envoient-ils à l'école d'agriculture que des enfants souvent trop jeunes pour s'assimiler l'enseignement qui s'y donne. Voici, d'ailleurs, la proportion des élèves d'origine terrienne dans nos trois cours moyens d'agriculture, à l'automne 1927:

A Sainte-Anne-de-la-Pocatière: 18 sur 50; à Oka: 19 sur 48; à Rimouski; 25 sur 32.

Alors que nous avons vingt-cinq mille élèves dans nos collèges classiques et commerciaux, nous en comptons à peine cent trente dans nos cours agricoles moyens, et, sur ce nombre, les fils de cultivateurs sont en minorité. Pourquoi? Parce que nous fermons au plus grand nombre la porte de l'école d'agriculture par une période scolaire qui ne correspond pas à leurs loisirs. Ainsi, l'École moyenne de Rimouski comptait, l'an passé, quarante-cinq élèves. A la rentrée de septembre dernier, dix-huit seulement se sont présentés. Les autres ont dû, avant de reprendre ou commencer leurs études, terminer les travaux d'automne sur la ferme de leur père. Résultats: les classes ne s'organisent définitivement qu'au mois de novembre; les fils de cultivateurs restent chez eux ou commencent l'année en retard; on ne comptera jamais parmi les élèves des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, comme c'est d'occurrence fréquente aux États-Unis et en Europe. ¹

1. Nous ne voulons pas blâmer ceux qui dirigent les institutions de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, d'Oka et de Rimouski. Ces trois maisons d'enseignement ont besoin, paraît-il, du travail des élèves, pour solder une partie de la pension. Il est pénible, toutefois, de constater que nos cours moyens, professés par des techniciens agricoles

Qu'on étende les vacances du 15 avril au 1^{er} novembre, par exemple. Alors, les garçons de cultivateurs pourront faire des études professionnelles tout en aidant sur la ferme paternelle. Au lieu d'accomplir avec plus ou moins d'enthousiasme le travail manuel qualifié « pratique » dans les écoles d'agriculture, ils seront entraînés par l'activité générale qui caractérise nos campagnes durant les grands travaux des champs; ils prendront une part active aux semailles, à la fenaison, aux récoltes; ils vivront intensément la période la plus instructive de l'année agricole. Mais surtout, ils saisiront sur le vif la relation intime qui unit la théorie et la pratique, la ferme et l'école, et c'est avec plus d'intérêt et de profit qu'ils reprendront leurs études à la rentrée.

On a dit que la période scolaire de dix mois est nécessaire aux jeunes gens sérieux qui ne sont pas fils de cultivateurs. Il suffirait d'exiger qu'ils passent leurs vacances sur une ferme recommandable. Ce sera pour eux une excellente occasion de s'initier à la vie rurale, de se familiariser avec la conduite des machines et des différents travaux agricoles. Ils y trouveront plus d'avantages qu'à la « pratique » de l'école où les conditions ne sont pas du tout les mêmes que sur les fermes ordinaires.

S'il est difficile de transformer nos cours moyens actuels en cours d'hiver, il nous semble qu'à l'avenir les écoles moyennes que le ministère de l'agriculture établira devront faire coïncider leur année scolaire avec la morte-saison, époque de loisirs pour les fils de cultivateurs. A cette condition, il importe de multiplier ces écoles le plus vite possible.

Ces écoles moyennes d'hiver devront avoir un caractère régional. S'il serait avantageux de centraliser davan-

des plus compétents, manquent partiellement leur but parce que nos écoles d'agriculture n'ont pas les ressources suffisantes pour les adapter aux conditions de nos fils de cultivateurs. Les collèges agricoles de l'Ontario et de l'Ouest reçoivent des pouvoirs publics des subsides quatre à huit fois plus considérables que ceux dont disposent nos écoles françaises. Nous soumettons le cas à qui de droit.

tage l'enseignement supérieur de l'agriculture, il est nécessaire, au contraire, de décentraliser le plus possible l'enseignement moyen. Les maîtres ès-pédagogie agricole ont constaté depuis longtemps que les cultivateurs répugnent à envoyer au loin leurs fils qui ne se sont jamais beaucoup éloignés du village natal. Encore ici, il faut tenir compte de la psychologie rurale. De plus, les diverses parties de la province diffèrent passablement entre elles par le climat, le sol, les possibilités agricoles et les conditions économiques. Nos écoles auraient vite fait de découvrir les améliorations réalisables dans leurs milieux respectifs, le système de culture et les productions rémunératrices qu'il convient de promouvoir dans chacun des districts de la province. Ainsi s'accentuerait la spécialisation relative de nos différentes régions agricoles; ainsi se créeraient des centres d'élevage et de productions spéciales où le groupement coopératif serait facilité. Dans nos écoles se formerait un état-major qui entraînerait les cultivateurs de la région dans la voie du progrès. Et la province serait promptement remboursée des capitaux qu'elle aurait investis dans l'édification de ces foyers de vulgarisation agricole.

Dans chacune de nos divisions ecclésiastiques rurales, il faudra faire de ces écoles une œuvre diocésaine, afin d'intéresser le clergé à la direction, à la formation et au recrutement des élèves. La province est aussi partagée en territoires auxquels sont préposés des inspecteurs d'agronomes. Avec les diocèses, ce sont autant de cadres prêts à recevoir nos écoles moyennes d'hiver. Le *Journal d'Agriculture* d'octobre dernier esquissait la géographie agricole de la province. Quand pourra-t-il ajouter, sur cette carte, une dizaine de nouvelles écoles régionales, dont trois ou quatre dans un rayon de cent milles autour de Montréal, une dans les Cantons de l'Est, dans la Beauce, au Lac Saint-Jean et même à Gaspé?

Enseignement agricole post-scolaire

La France et la Belgique ont organisé depuis longtemps un enseignement post-scolaire, donné les soirs d'hiver aux jeunes campagnards qui ont quitté depuis peu l'école primaire. Ces cours sont professés par des instituteurs, porteurs d'un diplôme d'enseignement agricole. L'initiative est excellente. Le jeune homme s'exerce chez lui, sous la conduite paternelle, à la pratique des travaux de la ferme, et le maître n'a qu'à lui expliquer les raisons de ce qu'il fait, à lui indiquer les réformes à introduire dans son exploitation, à démolir ses préjugés et à le tenir au courant des progrès nouveaux. Ces cours atteignent beaucoup de jeunes paysans qui auraient été privés de formation professionnelle, déterminent nombre de vocations agricoles et font naître, chez plusieurs, le désir d'entreprendre des études plus complètes dans une école d'agriculture.

L'enseignement post-scolaire est un mode trop efficace de vulgarisation agricole pour que nous ne l'implantions pas chez nous. Malheureusement, nous avons très peu d'instituteurs aptes à le donner. Pourquoi les cours abrégés inaugurés pour les professeurs, il y a quelques années, à Sainte-Anne-de-la-Pocatière et à Oka, furent-ils abandonnés? Pourquoi ne pas inscrire l'agriculture, comme matière facultative, au programme des écoles normales, pour permettre aux instituteurs de décrocher un diplôme d'enseignement agricole?

Le cinéma dans l'enseignement agricole d'hiver ¹

Un enseignement qui s'adresse à la masse doit parler aux sens autant qu'aux facultés intellectuelles. Il nous semble que la cinématographie peut rendre de grands

1. *L'Enseignement professionnel public de l'agriculture en France.* (Brochure officielle, 1925.)

services dans la vulgarisation des méthodes rationnelles de culture et d'amélioration du bétail. L'expérience a donné d'excellents résultats en France. Le ministère de l'agriculture consacre annuellement cinq cent mille francs à des achats de films agricoles. Il donne des subventions aux écoles d'agriculture, aux associations et offices agricoles pour la création de postes de projection animée s'inspirant des besoins régionaux. Il conseille aux directeurs départementaux, dont les attributions ressemblent à celles de nos agronomes, d'inscrire dans leur programme cet excellent instrument d'instruction et de propagande agricoles. Les films sont envoyés et prêtés gratuitement aux associations agricoles. En 1923, dix mille bandes furent projetées sur l'écran, et bientôt tout le territoire français sera couvert d'une vaste organisation cinématographique qui contribuera à l'éducation professionnelle des cultivateurs.

Le cinéma serait d'une incontestable utilité dans nos écoles d'agriculture, pourvu que les films aient une réelle valeur documentaire et scientifique. Mais c'est surtout pour la vulgarisation populaire qu'il atteindra son maximum d'efficacité, sa plus grande portée sociale et économique. Il instruira les cultivateurs et leur donnera une haute idée de leur profession; il fournira à leur famille, surtout en hiver, une diversion éducative, moralisatrice et récréative qui fera aimer davantage la vie rurale; en popularisant la science agricole, il servira au recrutement des écoles d'agriculture, à la diffusion des procédés scientifiques qui augmenteront notre production sous toutes ses formes. Souhaitons que le ministère mette des appareils de projection animée à la disposition des agronomes, des organisations agricoles et des écoles d'agriculture; qu'il organise un système de roulement qui fera circuler dans nos campagnes d'excellents films agricoles.

CONCLUSION

La formation d'une élite agricole par l'enseignement d'hiver

On a reproché à nos écoles d'agriculture de former très peu de cultivateurs pratiquants et de développer chez leurs élèves une mentalité « rond-de-cuiriste ». Est-ce que les études agronomiques développent fatalement chez les jeunes le goût du fonctionnarisme et l'horreur du travail manuel ? Nullement ! D'ailleurs, nos institutions d'enseignement agricole proclament, dans leurs prospectus, qu'elles ont pour but principal de façonner une élite d'agriculteurs instruits, qui seront, dans leurs milieux, les entraîneurs de leurs confrères privés de formation professionnelle. Tel était le rêve de ceux qui furent, chez nous, les pionniers de la science agronomique ; tel est encore l'idéal que visent nos maîtres en pédagogie agricole.

Que certains bacheliers ou diplômés en agriculture n'aient pas la santé, les capitaux ou l'entraînement nécessaires pour se mettre à la tête d'une exploitation agricole, nous l'admettons volontiers. Mais la plupart commencent leurs études avec la détermination de ne jamais cultiver eux-mêmes : n'ayant pas la vocation à la terre, ils ne la perdent donc pas à l'école d'agriculture.

Pour former une élite de cultivateurs praticiens, nos institutions d'enseignement agricole devront recruter leurs élèves parmi les jeunes gens qui sont au courant de la pratique et qui veulent, leurs études terminées, appliquer sur leur ferme et pour leur compte les connaissances qu'ils auront emmagasinées durant leur cours. Or, pour atteindre ces futurs exploitants, il faut que l'école mette à profit la période de chômage sur la ferme. C'est d'ail-

leurs par l'enseignement d'hiver que les pays les plus prospères forment leurs agriculteurs d'avant-garde, les apôtres des méthodes et des organisations agricoles les plus fécondes.

On a dit que nos jeunes cultivateurs se désintéresseraient de l'enseignement d'hiver parce qu'ils ne comprennent pas l'importance de l'instruction agricole. A cette assertion, l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière vient d'opposer un éclatant démenti. Cette institution inaugurerait, du 11 janvier au 2 février, son enseignement d'hiver permanent. Cinq cent quarante-huit jeunes cultivateurs de dix-huit à trente ans demandèrent leur admission à ce cours annoncé plutôt discrètement, comme pour sonder l'opinion. Deux cent quatre-vingt-sept durent être refusés, faute d'espace. Les autres ont suivi les conférences et les démonstrations avec beaucoup d'intérêt: « C'est une beauté, nous écrivait le Préfet des études, de voir cette jeunesse agricole aussi studieuse et aussi désireuse de s'instruire. Après des conférences d'une heure, on les entend réclamer encore... La plupart prennent des notes et consultent les professeurs après les cours pour se faire établir un système de rotation, se renseigner sur l'achat des engrais chimiques, les constructions, les animaux reproducteurs, l'organisation de la ferme, etc. »

Voilà, pour ceux qui croient à l'impraticabilité de ces cours d'hiver parce que nos jeunes ruraux mésestiment la science agricole et préfèrent « aller au chantier »! Pour faire apprécier l'instruction agronomique par les cultivateurs, il faut la mettre à leur portée en généralisant les cours d'hiver dans toutes les parties de la province. Ne sommes-nous pas favorisés (!), pour l'enseignement agricole, d'une période hivernale assez longue ?

Adoptons donc la devise danoise: « Tous les bras aux champs, l'été; tout le monde à l'école, l'hiver! » C'est l'alliance idéale entre la théorie et la pratique, les deux

éléments indispensables à la production agricole. La pratique doit être préparée, dirigée, coordonnée par le savoir et le jugement. L'enseignement théorique, d'autre part, éclairé par les sciences, ne fait qu'enregistrer, codifier, discuter, expliquer et prévoir les faits recueillis dans la pratique. Or, le cultivateur qui fait un cours d'hiver s'assimile en peu de temps un résumé de toutes les expériences, observations et découvertes des générations d'agriculteurs et de savants qui ont scruté jusqu'ici les problèmes agricoles; il puise dans le fonds des connaissances dont s'est enrichie l'humanité au cours des siècles. Grâce à ses écoles d'hiver le Danemark a doublé en peu d'années sa production. Employons la même recette infailible pour augmenter d'un tiers les revenus agricoles de la province, et l'enseignement d'hiver nous rapportera une rente annuelle de cent millions de dollars.

Albert RIOUX

Ingénieur agricole et cultivateur